

Les Noues

Au milieu de la zone à défendre de Notre-Dame-des-Landes, un lieu-dit porte ce nom, et continue de le porter malgré les destructions et les délogements : *la Noue*; et plusieurs autres, un peu plus loin (mais c'est le même mot) : *la Grande Nohe, la Petite Noë, la Noë Verte...*

La noue, la noë : ce mot m'est familier. Dans la région d'où je viens il désigne un état de l'eau et des façons de faire avec les eaux, par là si abondantes. La région d'où je viens, c'est celle-ci justement, ce bocage en bout de Loire, vers Nantes, basse mer, marais, lisières, landes désormais en lutte. J'avais une Grand-Mère-des-Noues, et mon

grand-père et ses camarades se sont réfugiés à la Mare Noire, dans le hameau des Noues, pour échapper au STO pendant la Seconde Guerre mondiale (STO où l'autre grand-père est parti presque de lui-même, sacrifiant sa jeunesse et sa liberté à celles, plus fragiles, de son frère). Et je ne veux pas dire, en disant que j'en viens, que c'est la mienne et que là-bas moi et « les miens » serions « chez nous ». Mais plus simplement que, pour moi, la vie est venue là, de là, sous ce ciel, dans l'écho humide de ces noms ; et que la vie ensuite a fait une ligne, serpentant entre ses propres méandres, que je suis.

Une noue est un fossé herbeux en pente douce, aménagé ou naturel (l'ancien bras mort d'une rivière par exemple), qui recueille les eaux, permet d'en maîtriser le ruissellement ou l'évaporation, de reconstituer les nappes souterraines et de ménager les terres. C'est un abri végétal qui limite la

pollution, et s'est mis à protéger des inondations les villages qui y sont continûment exposés depuis les campagnes de remembrement, c'est-à-dire d'industrialisation de l'agriculture et de dévastation écologique. Cette industrialisation qui me faisait croire, enfant, que nos paysages avaient toujours été aussi mornes, alignant les langues d'une terre pâle sous les serres et les bâches, par où ma famille de maraîchers se confisquait à elle-même la beauté du pays.

(Il faudrait parler de ce désarroi paysan, de cette situation si embrouillée d'agriculteurs saccagés saccageurs, qui ont délabré leur sol à coups de pesticides – mon oncle épandait dans une combinaison qui me semblait celle d'un cosmonaute – contraints, trompés et endettés qu'ils furent par les logiques agronomiques qui les privaient de leurs attachements – et rien n'est simple ici, car s'ils s'y prenaient comme ça, c'est qu'on apprenait à le faire au lycée agricole, et surtout qu'il

fallait assumer pour tout le pays un besoin de production et de distribution, dans le souvenir pas si éloigné des privations de la guerre, et qu'ils pouvaient en porter la charge avec fierté; eux qui, aujourd'hui retraités, n'auront pas eu le temps ni par force l'idée de faire autrement, par conséquent de renouer avec leurs savoir-faire et l'amour de la terre que, dans et malgré ces dévastations, ils continuaient d'éprouver si fort; et qui sont donc aujourd'hui pris en étau entre l'évidence d'une faute écologique et celle d'une humiliation sociale. Eux qui ont parfois la modestie de se laisser instruire sur l'écologie et la biodynamie par des citadins tard venus – de se laisser instruire sur leur propre cosmos, sur l'ancienneté de leurs gestes, sur ce qu'ils ne savaient pas savoir et qu'ils se voient alors, par bribes, restituer. Mélancolies paysannes, saccage aggravé.)

Il y a toute une science des noues, même s'il n'y a pas de code cartographique pour

les identifier; une science qui se transporte aujourd'hui jusque dans les villes, en hydraulique alternative, pour qu'on puisse se passer des tuyaux et des canalisations enterrées (on fait, ou l'on voudrait bien faire, des noues au cœur des villes; à Boston par exemple, où des fossés plantés permettent désormais de stocker l'eau en plein quartier, et sur ces traits de verdure réapparaissent des insectes, des oiseaux...). Il y a toute une science des noues, comme il y avait jusqu'à peu des « gardiens de la Loire », sur les levées sableuses qui la bordent. Ils gardaient le fleuve en effet, le surveillaient, attentionnés et vigilants; et ils se gardaient du fleuve, de cette Loire non pas exactement sauvage, elle qui fut au contraire le premier fleuve aménagé (le premier à susciter des techniques, des pratiques, des soins, un savoir-vivre avec l'eau), mais peu à peu réensauvagée.